

Jacqueline Coutras, *Des villes traditionnelles aux nouvelles banlieues : L'espace public au féminin*

Francine Dansereau

Volume 2, Number 1, 1989

Lieux et milieux de vie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057543ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057543ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (print)

1705-9240 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dansereau, F. (1989). Review of [Jacqueline Coutras, *Des villes traditionnelles aux nouvelles banlieues : L'espace public au féminin*]. *Recherches féministes*, 2(1), 145–146. <https://doi.org/10.7202/057543ar>

Jacqueline Coutras, *Des villes traditionnelles aux nouvelles banlieues. L'espace public au féminin.* Paris, SEDES, 1987.

Le titre de cet ouvrage en reflète très fidèlement le contenu. Il s'agit de l'analyse des différences dans les pratiques de l'espace associées au passage de la vie dans un cadre urbain traditionnel, en l'occurrence le centre de Paris, à la vie dans ces banlieues modèles que sont les « villes nouvelles ». L'auteure, géographe, ne se contente pas d'une simple juxtaposition ou comparaison des modes de vie observables dans ces deux milieux fortement contrastés ni du discours des femmes ayant transité de l'un à l'autre sur les différences qui les opposent. Elle a procédé à une étude longitudinale auprès d'un échantillon d'une centaine de femmes mariées, âgées de 25 à 40 ans et ayant des enfants, à deux moments dans le temps : dans leur logement parisien alors qu'était décidé le projet de déménager en ville nouvelle; puis, deux ans après leur installation dans le nouveau milieu. Le changement de localisation est associé au passage du statut de locataire à celui de propriétaire et, bien entendu, à une amélioration de la taille et du niveau d'équipement du logement puisque l'on passe d'un logement ancien et exigü au neuf. Toutes ces femmes appartiennent aux couches moyennes (catégories « cadres moyens » et « employés ») et l'échantillon a été stratifié selon le nombre d'enfants et l'activité ou non sur le marché du travail. L'originalité principale de la méthode est qu'elle permet une analyse désagrégée, cas par cas, des constatations faites dans les deux situations, qui est bien plus susceptible de rendre compte d'une *logique en action*, plus précisément en construction et en transformation dans le temps, que des données agrégées. À cet égard, l'élément capital qui se dégage de l'analyse est que la famille et l'espace du logement constituent le pôle organisateur sinon exclusif du mode de vie des femmes, cela de façon croissante lorsqu'elles déménagent en ville nouvelle et *indifféremment de leur statut de travail*. Autrement dit, plutôt que de voir le monde du travail étendre son « long bras » pour structurer la vie domestique et le champ du « hors travail », l'auteure a plutôt constaté l'inverse : actives et inactives sont également mobilisées au service du « projet familial qui capte toute leur énergie » (p. 80). C'est ainsi que celles qui travaillent à Paris abandonnent peu à peu les activités relationnelles personnelles (déjeuners, conversations et promenades lèche-vitrines avec les collègues) pour consacrer plutôt les moments libres de la journée aux achats peu courants pour la famille. Le logement devenant plus grand, plus confortable, devient en même temps espace de représentation et de loisir : on y reçoit la famille et les amis, on bricole et on va moins au restaurant et au cinéma qu'à Paris.

L'espace public du quartier parisien, articulé autour de lieux d'activités et de parcours à pied communs à une diversité de personnes et de groupes d'âge, tend à se réduire, en ville nouvelle, à l'espace semi-public de l'unité résidentielle, fréquenté par des catégories sociales homogènes mais avec qui les relations sont moins superficielles. La sociabilité de voisinage autour d'activités pratiquées par plusieurs familles se développe particulièrement dans les espaces intermédiaires de l'unité résidentielle : allées piétonnières, jardins, espaces paysagés en pied d'immeuble, boisés où s'établit le « dialogue avec la nature » qui constitue l'élément-clé de l'image mythique de la ville nouvelle, auquel les femmes souscrivent d'ailleurs avec enthousiasme. Sur le plan fonctionnel, les parcours

deviennent linéaires, de l'habitation à toute une série de lieux d'activité sans lien entre eux (hypermarché, équipement sportif ou socio-culturel où on accompagne les enfants, etc.), si bien qu'au delà de l'unité résidentielle, l'espace public est à la fois informe et éclaté. Quant à la vie publique ou communautaire organisée, elle ne mobilise personne : on participe tout au plus — et épisodiquement — à certaines activités à titre de consommatrice mais on ne prend pas de responsabilités. Nous sommes loin des luttes populaires et du pouvoir aux usagers !

Tous ces thèmes — et il y en a une foule d'autres — auxquels on ne peut faire justice ici sont pleins de résonances familières à nos oreilles nord-américaines. Cependant ce livre tout en nuances et en touches subtiles va bien au delà des images globalisantes et définitives sur la « femme mystifiée », le « blues » de la ménagère de banlieue ou le repli sur le privé. L'analyse urbaine y est finement ciselée et s'appuie sur une érudition remarquable. Pratiquement tout ce qui a été écrit sur l'appropriation de l'espace et les impacts sur les conduites de la relation structure sociale — forme spatiale est mis à contribution.

Pourtant les théories et les observations ainsi convoquées n'éclaircissent pas toujours vraiment la discussion des résultats de la recherche; à certains moments elles semblent plutôt avoir pour effet simplement de la rehausser, un peu comme de la dentelle. Il en est ainsi de la discussion des inégalités et de la dissymétrie des pratiques de l'espace public selon les sexes, proposée dès les premières pages d'exposé théorique (présentation et chapitre I) mais qui n'est reprise qu'en contrepoint, toujours sur un mode hypothétique et déductif, à la fin du livre. On se serait attendu pourtant à trouver là une thématique majeure d'un livre sur « l'espace public au féminin ». Mais l'auteure nous aura avertis, et ce n'est pas un maigre résultat ni un mince aveu, que ses interviewées n'ont eu de cesse de la ramener constamment sur le terrain de *l'espace privé* et des *relations intrafamiliales*; en ce sens, l'espace public — lieu d'exclusion, de camouflage obligé, d'expression contrainte et d'insécurité ou simplement lieu appauvri sur le plan socio-symbolique — n'est guère vécu comme une préoccupation. D'autre part, comme elle le souligne aussi d'entrée de jeu, les modèles familiaux prédominants, au moins sur le plan idéologique au sein des couches moyennes modernistes qui sont la clientèle-cible des villes nouvelles, sont ceux du partage et de la non-ségrégation des rôles sexuels : s'attarder alors aux différences plutôt qu'à la communauté des aspirations et de l'adhésion à l'entité « familiale » aurait été synonyme de se placer à côté ou au-dessus des sujets. Cette position, Jacqueline Coutras a clairement voulu l'éviter et on ne peut que la féliciter de l'empathie et de la rigueur avec laquelle elle a su mener sa démarche jusqu'au bout.

Francine Dansereau
INRS-Urbanisation